

LE RENOUVEAU LITTÉRAIRE CONTEMPORAIN AU CANADA ANGLAIS

par Pierre SPRIET

L'explosion verbale qui secoue le Canada anglais d'aujourd'hui est, à bien des égards, plus déconcertante que le renouveau littéraire qui a pris naissance au Québec il y a une vingtaine d'années. Il n'est pas du tout sûr qu'elle puisse s'en rapprocher au point d'apparaître simplement comme l'autre face d'un même phénomène culturel qui affecterait l'ensemble du Canada.

L'observateur français ne peut manquer de s'interroger sur la signification d'un mouvement qui, comme le québécois, se situe dans le contexte culturel nord-américain et touche un groupe minoritaire. La révolution littéraire du Québec est évidemment l'une des formes qu'il donne à sa quête et à sa revendication de l'identité et de l'indépendance culturelle dans un continent presque entièrement anglophone. L'explosion canadienne anglaise peut, à certains égards, apparaître comme la prise de conscience tardive mais vigoureuse de sa canadienité menacée par un américanisme triomphant.

Il faut en effet oser constater que la production littéraire au Canada anglais n'a dépassé le stade des balbutiements qu'après la 2^{ème} Guerre Mondiale. Quelques signes d'activité littéraire étaient certes apparus en Nouvelle Ecosse avant et plus encore après la révolte des colonies américaines et l'afflux dans les Maritimes des loyalistes chassés des Etats-Unis. On peut donc faire remonter la naissance des Lettres canadiennes à la seconde moitié du 18^{ème} siècle. D'autres signes apparurent un peu plus tard dans le Canada d'avant la Confédération : journaux, revues, petits magazines à intentions littéraires en furent la preuve, tant dans les Maritimes qu'à Montréal ou dans ce qui devait devenir l'Ontario. Il est cependant évident que les habitants anglophones de l'Amérique du Nord britannique ne trouvaient pas chez eux de quoi alimenter leur vie culturelle et que les livres qu'on lisait au Canada venaient pour l'essentiel de la lointaine Grande-Bretagne ou de la dynamique république qui grandissait au Sud du 49^e parallèle.

Une production locale existe certes : le Canada du 19^e siècle, avant comme après la Confédération, a eu des romanciers, des poètes, des essayistes, mais ils ne pouvaient rivaliser avec leurs homologues des

Etats-Unis. Le seul genre qui ait vraiment prospéré au 19e siècle est le roman populaire fabriqué par des artisans bien décidés à en vivre et donc à faire usage des techniques éprouvées d'une écriture qui n'est populaire que parce qu'elle distille l'édifiant, le sentimental et le sensationnel.

Le premier siècle de la Confédération n'est pas non plus un désert culturel. Pourtant, même si le nombre et la qualité des œuvres produites au Canada anglais à la fin du 19e siècle et au début du 20e augmentent sensiblement et qu'il n'est donc plus possible de ne pas tenir compte de l'existence d'un embryon de littérature canadienne, on ne peut cependant parler encore de littérature nationale : il s'agit le plus souvent d'une extension nordique de la littérature américaine ou d'une transplantation de modèles anglais par delà l'Océan : les poètes de la Confédération prolongent en terre américaine la survie d'un romantisme de caractère anglais ; l'humour d'un Leacock est britannique même s'il s'enracine dans un terroir américain ; "la quête de l'Amérique" de F.P. Grove n'est canadienne que par accident ; Mazo de la Roche, qu'on a lue et qu'on lit encore dans le monde entier, gomme soigneusement toute référence non britannique dans son immense œuvre romanesque paradoxalement plus anglaise que ce qu'on écrit à la même époque en Angleterre ; même M. Callaghan se situe invinciblement dans le contexte culturel américain des années 30.

Il est indéniable que ce stade des tâtonnements est désormais dépassé. Il existe aujourd'hui au Canada anglais, presque autant qu'au Québec, une floraison d'écrivains et d'œuvres de genres très variés qu'il est impossible de ne considérer que comme un appendice de l'Angleterre ou une annexe de l'Amérique. Je ne suis pas du tout sûr qu'il y ait, toutes proportions gardées, davantage de poètes et de romanciers, de critiques et d'essayistes, de philosophes et d'historiens que dans la France d'aujourd'hui, mais je pense que leur statut y est différent et que l'attention qu'on porte à leur production n'est pas de même nature que chez nous ; c'est en ce sens qu'il faut parler d'explosion littéraire.

Cette explosion coïncide en effet -il y a à peine quelques années de décalage- avec l'arrivée à l'indépendance politique d'un pays qui n'a pu vraiment échapper à la tutelle coloniale qu'à la seconde guerre mondiale, d'où le caractère vigoureusement nationaliste de cette explosion et la quasi unanimité qu'elle réalise. A l'heure où la France des années 60 ou 70 cherche sa voie entre les valeurs traditionnelles d'une écriture littéraire, désormais contestée mais encore bien vivante, et les nouvelles formes

anti-littéraires ou a-littéraires d'expérimentateurs qui tournent résolument le dos au passé, il est presque étrange de constater qu'une sorte de consensus s'est établi au Canada anglais autour de la défense et de l'illustration d'une littérature canadienne désormais assurée de sa survie puisqu'elle est voulue ou acceptée par le corps social. La nouvelle littérature nationale ne disparaîtra pas car elle est à présent promue au rang d'institution : elle est aujourd'hui enseignée dans les écoles et les universités qui font depuis quelques années une place importante aux œuvres indigènes en réduisant la part des rivales américaines ou anglaises : la littérature canadienne fait partie des études au même titre que les mathématiques ou l'histoire et on étudie à présent un Leacock, un Grove, un Callaghan ou une M. Laurence comme on étudiait chez nous les grands classiques qui ont nom Corneille, Voltaire ou Balzac. On n'imaginait pas possible, il y a encore peu d'années, de former un jeune Français sans lui faire lire les valeurs consacrées du patrimoine culturel ; on croit nécessaire de mettre le jeune Canadien en contact avec les grands textes culturels considérés comme représentatifs du groupe.

Si donc les générations d'avant-guerre ne lurent à l'école que des œuvres anglaises ou américaines, celles d'aujourd'hui découvrent avec enthousiasme que l'acte de naissance de la littérature canadienne remonte à 200 ans et que cette littérature ne s'est jamais aussi bien portée. La prolifération de manuels, d'anthologies, de rééditions des textes du passé, de revues critiques et d'œuvres nouvelles sont les signes indubitables d'un bouleversement des mentalités. La littérature canadienne d'expression anglaise a désormais son statut comme les littératures française, anglaise ou américaine.

Notre modeste colloque n'a de sens que dans cette nouvelle perspective : les Lettres canadiennes ont bien aujourd'hui pignon sur rue : elles s'enseignent et s'étudient timidement mais sérieusement même hors du Canada, aussi bien aux Etats-Unis qu'en Europe.

J'aimerais donc me demander ce qu'est cette littérature canadienne en l'examinant un instant à travers deux de ces manuels destinés à l'enseignement de la littérature. Il s'agit du **Survival** de M. Atwood, publié en 1972 et d'un très récent **Resource Guide for the Teaching of Canadian Literature**, publié sous les auspices d'un groupe de recherches qui rassemble des écrivains et enseignants, le "Teachers and Writers Education Project" (1).

L'un et l'autre de ces guides initiatiques poursuivent un même

but, que M. Atwood définit sans ambiguïté dans une introduction significativement intitulée "What, why and where is here", en d'autres termes, et je la cite encore : "Why are we studying **him** (l'écrivain canadien, c'est elle qui souligne) instead of Faulkner ? Why do we have to read this instead of Herman Hesse ? Or in its true shape, What's Canadian about Canadian literature, and why should we be bothered" (p. 11). La suite de son introduction-manifeste énonce le critère de la littérarité canadienne : c'est par son contenu qu'elle se distingue des autres littératures : ce sont les "key patterns" récurrents qui la cerneront : "Each key pattern must occur often enough in Canadian literature as a whole to make it significant. These key patterns, taken together, constitute the shape of Canadian Literature insofar as it is Canadian Literature, and that shape is also a reflection of a national habit of mind" (p. 13). C'est donc la canadienité des thèmes qui donne à l'œuvre le sceau de l'authenticité : elle est canadienne si elle reflète l'identité culturelle du pays ou des différentes régions qui le composent. La littérature devient, et c'est un peu l'un des messages de N. Frye, l'expression privilégiée de l'identité nationale ou du moins elle participe de la quête de l'identité qui obsède le Canada d'aujourd'hui comme il inquiétait déjà le Canada d'hier.

Le **Resource Guide** de 1977 est une série de listes d'ouvrages favorisant la promotion de l'identité canadienne. Les dix opuscules qui constituent l'ensemble du **Guide** sont destinés à des professeurs que leur formation souvent exclusivement britannique n'a pas toujours préparés à enseigner les nouveaux classiques de la nation. Les auteurs leur fournissent donc de précieuses indications de lectures : un résumé commenté de chacun des ouvrages recommandés pour leur contenu canadien devra faciliter la mise au point des nouveaux programmes et l'exploration des richesses du passé et du présent national. Le titre de quelques-uns de ces opuscules est sans équivoque : "New Land / New Language, The North / Native Peoples ; Images of Biculturalism; Coming of Age in Canada; Women in Canadian literature; the Immigrant Experience . . ." Comme M. Atwood, les auteurs du Guide et l'ensemble de la critique canadienne depuis Frye partent de prémisses sans équivoque : la littérature canadienne est le produit de l'histoire et plus encore de la terre canadienne. C'est par son contenu spécifique que s'affirme sa canadienité. C'est ce postulat qui permet par exemple de trancher les cas douteux : M. Lowry qui a vécu au Canada est moins authentiquement canadien que B. Moore qui bien qu'Irlandais appartient incontestablement au nouveau corpus littéraire canadien puisque le cadre montréalais de plusieurs de ses romans constitue une manière d'acte de naturalisation et d'authentification.

Nous sommes très loin du contexte culturel qui a abouti chez nous à la création d'un corpus littéraire français puis à son enseignement. Presque jamais le critère de la francité de la littérature n'a été cherché dans son contenu : Ronsard n'est pas parvenu à créer une épopée française identifiable par sa matière. Il n'y a pas dans ce qu'on appelle la Littérature française de thèmes spécifiquement français, pas plus à la Renaissance qu'au 19e ou au 20e siècle. Il y a un ensemble d'œuvres écrites en français et leur littéarité, c'est-à-dire leur appartenance au corpus littéraire ou leur exclusion de la bonne littérature, se décèle par une certaine forme qui constitue l'écriture classique qu'on appelle aussi écriture bourgeoise : comme l'écrivait Barthes, il y a déjà 25 ans, la langue épurée devient une écriture, c'est-à-dire une "valeur de langage" ; "la langue classique est revêtue des caractères de l'universel" (**Degré Zéro de l'Écriture**, 1953, p. 50-51) ; c'est cette langue qui est le signe de la littérature et le demeure à peu près jusqu'au milieu du 20e siècle. Pour entrer au Panthéon des Lettres, il faut exprimer des thèmes universels en une langue chargée des signes de sa sacralisation, de sa consécration. "Cette grande écriture traditionnelle, celle de Gide, de Valéry, de Montherlant, de Breton même, signifie, dit encore Barthes, que la forme, dans sa lourdeur, dans son drapé exceptionnel, est une valeur transcendante à l'Histoire, comme peut l'être le langage rituel des prêtres" (*id.*, p. 65). C'est cette littérature que l'enseignement français a longtemps considérée comme éminemment formatrice et qui a constitué la base des humanités. C'est cette écriture désormais dénoncée comme bourgeoise qui se trouve contestée depuis Barthes. Même si cette contestation n'est pas uniquement de nature formaliste -elle remet en effet en question tout l'humanisme qu'elle véhicule- c'est dans la forme qu'elle voit le signe du mal et c'est bien une Écriture qu'elle pourfend en clouant au pilori la célèbre clarté classique, critère de la littéarité française.

Jamais par contre, un Canadien n'a cherché le critère de la canadienité dans une écriture. On ne peut dire de la littérature française ce que Frye écrit sans trouble de la sienne, qu'elle a emprunté sa langue à un pays étranger mais qu'elle l'a adaptée à un nouvel environnement physique. Je trouve cette déclaration sans équivoque dans **The Bush Garden** (p. 145) qui porte d'ailleurs un sous-titre très significatif : "Essays on the Canadian imagination". C'est bien le pays qui imprime sa marque sur la littérature. Citons presque au hasard un passage caractéristique du même Frye : Canada "is a country in which . . . nature makes a direct impression on the artist's mind, an impression of its primeval lawlessness and moral nihilism, its indifference to the supreme value

placed on life within human society, its faceless, mindless unconsciousness which fosters life without benevolence and destroys it without malice" (p. 146).

L'écrivain canadien, écrit encore Frye, est parti d'un pays sans mythologie et a redécouvert une mythologie en harmonie avec son environnement et qui exprime son identité. L'idée est reprise en chœur par l'ensemble de la critique canadienne : elle est donc vraie puisque la littérature canadienne vit aujourd'hui ce postulat.

Ce postulat historico-géographique n'existe pas dans les littératures que j'appellerai impérialistes et que la littérature française représente excellemment : le monde littéraire français naturalise tout ce qui se rattache à lui : l'existence d'une littérature belge ou suisse d'expression française est précaire et menacée : la littérature française assimile tranquillement et superbement un Maeterlinck, un Verhaeren, une Françoise Mallet-Joris tout comme cette autre culture impérialiste qu'est l'américaine absorbe, à leur corps défendant, Mc Luhan le Frye de l'**Anatomy of Criticism**. Est français ou américain tout ce qui se meut dans l'orbite française métropolitaine ou dans l'orbite étatsunienne.

C'est précisément pour échapper à l'emprise impérialiste que le Canada a dû inventer le mythe de l'identité culturelle : sera littérairement canadien ce qui véhicule cette identité : l'écrivain canadien devient le chantre de sa province, de sa région. Le **Resource Guide** accorde une grande importance au régionalisme, paradoxale pierre de touche de la canadienité. Ce thème était déjà dans Frye : il n'y a pas un environnement canadien mais une série d'environnements régionaux qui font de l'écriture des Maritimes quelque chose de différent de celle des Prairies ou de la Colombie Britannique.

L'explosion littéraire dans le Canada anglais d'aujourd'hui ne peut donc rien avoir de commun avec la révolution littéraire qui agite le monde culturel français. L'écrivain canadien contemporain se bat pour tenter de se libérer de modèles étrangers dans un contexte qui est, somme toute, très proche de celui de tous les combats anticolonialistes et donc nationalistes, en Afrique comme en Asie. Ce combat, Frye pense qu'il exprime une sorte de contre-culture en ce sens qu'il essaie de s'opposer illusoirement peut-être, mais très consciemment, à une culture dominante qui le menace et l'envahit (2). Cette contre-culture est certes très différente du combat contre l'humanisme dit bourgeois que même la nouvelle littérature et la nouvelle critique en France et que Barthes,

encore lui, annonçait déjà il y a près de 25 ans : pour exorciser l'écriture classique devenue sacrée, le seul moyen est de la disloquer et de la désintégrer.

Par delà leur diversité et même leur opposition, les deux démarches se rejoignent peut-être : les nouvelles générations françaises littéraire et critique s'efforcent d'échapper aux conventions d'une écriture classique dénoncée comme un impérialisme culturel et prétendent libérer l'homme nouveau de préjugés idéologiques qualifiés parfois d'hypocrites et toujours de confortables. La nouvelle littérature canadienne entend elle aussi se libérer, non pas d'un humanisme que, dans l'ensemble, elle n'estime pas périmé, mais simplement d'une soumission excessive à des contraintes culturelles étrangères. L'attitude canadienne n'est pas plus critiquable que la nôtre, même si celle qui nous est devenue familière est en outre parée du prestige d'une contestation plus radicale.

Ces réflexions ne constituent donc, en aucune manière, une esquisse de jugement critique. Il serait imprudent de dédaigner le renouveau littéraire du Canada anglais sous prétexte qu'il n'a pas le caractère iconoclaste et jusqu'au-boutiste d'un antihumanisme qui, chez nous, tient le haut du pavé intellectuel. L'antihumanisme est aussi lourd de présupposés idéologiques que le nationalisme ou la culture dite classique. On n'échappe d'ailleurs pas plus aisément à l'Amérique qu'aux conventions de l'écriture : la contestation canadienne d'expression anglaise retrouve souvent les thèmes et les formes de l'écriture américaine ; la contestation française retrouve les confortables satisfactions des conventions dites anti-conventionnelles.

Ce serait dénaturer le renouveau littéraire au Canada anglais que de le mesurer à notre aune. Il vaut sans doute mieux y chercher, avec la critique canadienne contemporaine, les marques de sa canadianité. Il nous est certes loisible d'y déceler d'autres signes ou d'autres structures que celles que **Survival** ou **A Resource Guide** proposent. Mais il nous est interdit de méconnaître cette quête collective de l'identité qu'un groupe entreprend dans la ferveur de la découverte de soi en scrutant les textes qui l'instaurent en tant que collectivité différenciée. Cette quête est, somme toute, assez proche de celle des groupes culturels minoritaires, que nous connaissons bien, qu'ils soient bretons, basques ou occitans . Comme tout renouveau régionaliste, l'explosion nationaliste marque une volonté d'enracinement qui, bien loin de la rapprocher de quelque sursaut de l'écriture bourgeoise, replace le Canada dans la grande fraternité des groupes culturels minoritaires et donc menacés. A tort ou à raison, le

Canada s'est toujours senti assez proche du Tiers-Monde colonisé. Le renouveau littéraire qui s'y manifeste est probablement le signe le plus évident de cette parenté.

NOTES

- (1) *Margaret Atwood, Survival. A Thematic Guide to Canadian Literature, Toronto : House of Anansi, 1972, p. 287. A Resource Guide for the Teaching of Canadian Literature, prepared by The British Columbia Work Group. Toronto : The Writers Development Trust, sans date (Ces fascicules ont paru en 1977). On peut se procurer le Guide auprès de The Teachers and Writers Education Project, 86 Bloor Street West, Suite 514, Toronto.*
- (2) *Conclusion du 3ème volume de Literary History of Canada, University of Toronto Press, new edition, 1976, p. 329.*